

1.

Cher journal

Sans pouvoir rien expliquer, je sens qu'Isaac, Colin et Betty sont toujours avec moi, écrit Mona dans sa petite chambre mansardée. Elle avait pris l'habitude de consigner ses émotions dans un journal intime, trop de questions, de souvenirs la tourmentaient depuis son retour à Paris. Son voyage en 1899 ainsi que sa rencontre avec le bijoutier Joseph Avigdor lui revenaient sans cesse en mémoire. *Il n'y a que moi pour avoir des fantômes et un homme de 92 ans comme amis*, souligne-t-elle avec ironie. À la veille de sa rentrée en 4^e, la jeune fille se sent plus décalée que jamais. Le soutien de son père adoptif lui permet de tout surmonter, y compris la douleur dévorante de se savoir abandonnée. Grâce à sa dernière aventure dans le passé, elle avait compris l'essentiel : Max lui avait donné un toit, son amour inconditionnel et une identité.

Elle l'entend justement tourner la poignée de la porte d'entrée et le rejoint pour l'enlacer tendrement.

– Je te signale qu'on s'est déjà vus ce matin, s'étonne Maxime.

– Je sais, j'avais juste envie de t'embrasser. C'est interdit ?

– Surtout pas.

Il était plus qu'heureux d'avoir retrouvé la confiance de sa fille. Dès son retour auprès de Max, Monalisa n'avait pas hésité à tout lui raconter sur son arrivée au XIX^e siècle, le travail à l'usine d'Émile Gallé et son voyage dans le Paris de la « Belle Époque »¹. Maxime s'était senti dépassé par cette obscure magie qui émanait des bijoux de la valise, cette fois pourtant, ils en avaient parlé sans détour. Il avait constaté à quel point elle avait mûri, et même si ce n'était pas chose facile, il avait décidé de l'aider à percer tous ces mystères.

De nombreux fils devaient être démêlés. Avant de quitter New York, Mona avait essayé d'en savoir plus sur la famille Avigdor en posant quelques questions à Joseph durant leur dernier dîner :

– Vous m'avez dit que votre mère s'appelait Betty et qu'elle était comédienne, mais qui était votre père ?

– Mon père était ingénieur, il n'a jamais compris l'amour de ma mère pour le théâtre.

– Étaient-ils heureux ensemble ?

– Je ne sais pas vraiment, avait baragouiné Joseph.

– Avez-vous connu votre grand-mère ? Hannah, c'est cela ?

– Il est impossible que je vous aie parlé d'elle, avait-il dit soudain très contrarié, comment se fait-il que vous connaissiez son nom ?

1. Période d'effervescence artistique, intellectuelle et scientifique qui précède la guerre de 1914-1918.

La réaction de Joseph l'avait décontenancée.

– Je l'ai sans doute lu sur une photo.

Dès cet instant, Joseph s'était fermé comme une huître.

– Pardonnez-moi Joseph, je sais que je suis trop curieuse, s'était-elle excusée avant de lui dire au revoir.

– Ne faites pas attention à mes réactions, je suis un vieux fou complètement sénile. J'ai adoré notre rencontre, donnez-moi de vos nouvelles.

– C'est promis, à très bientôt, furent les derniers mots qu'elle lui adressa avant de monter dans le taxi qui les ramenait à l'aéroport.

À leur retour à Paris, Max avait eu l'idée d'écumer les Archives nationales afin d'obtenir plus de réponses. Il venait d'y passer l'après-midi et n'avait rien découvert sur Hannah, mais le nom de Betty apparaissait dans plusieurs gazettes. En 1902 par exemple, un journaliste parlait d'elle dans une chronique théâtrale :

Nous retrouvons la très belle, que dis-je, la sublime Betty Avigdor dans le rôle de Juliette. Son jeu est d'une intensité telle qu'on en oublie son Roméo...

– Son nom disparaît à partir de 1920, précise-t-il.

– C'est à cette date qu'est né Joseph.

– Elle a sans doute interrompu sa carrière pour l'élever, c'est ce que faisaient la plupart des femmes de cette époque.

– Elle rêvait d’avoir une fille. J’aurais aimé voir sa tête quand on lui a dit qu’elle avait un petit garçon !

Mona sourit en imaginant la scène.

Sa gaieté s’éteint brusquement et Max essuie une larme qui coule sur sa joue. La tristesse de sa fille le rend très malheureux. Il hésite à continuer cette discussion, puis se rappelle sa promesse de ne plus jamais lui cacher la vérité.

– Pour ce qui est d’Émile Gallé, il a été jusqu’au bout de son combat. Pendant l’exposition universelle de 1900, il a réalisé une installation de verreries qui rendait un hommage vibrant au capitaine Dreyfus. Malheureusement – il marque une pause – il est mort quatre ans plus tard après avoir créé une des plus fameuses écoles de design au monde, l’École de Nancy.

– Oh non ! s’exclame Mona qui cette fois sanglote pour de bon.

– Je t’en supplie, arrête de pleurer.

– Je sais que c’est difficile à comprendre, mais ils me manquent.

– Tu m’as moi, dit-il en se tambourinant le torse avec ses poings.

Un sourire apparaît à travers les larmes de Monalisa, son père a décidément le don de tout apaiser.

À chaque début de nuit, quand le sommeil commençait à l’engloutir, c’était la confession obtenue de Max Schiller, le mari d’Yvette Guilbert, qui revenait à son esprit. Elle l’avait même écrite en première ligne de son journal :

Une vieille femme a vendu le collier d'Isaac en Russie... Elle fuyait les pogroms... Le collier fait partie d'un trésor qui existe depuis la nuit des temps.²

Les sites qu'elle avait trouvés sur les pogroms ne parlaient que d'hommes, femmes et enfants juifs cloîtrés dans des ghettos, pourchassés, bannis, ou massacrés pendant des siècles. C'était si glauque que son père lui avait demandé d'arrêter ces navigations cauchemardesques sur Internet.

Le 5 septembre, Monalisa entra en 4^e. Encore habitée par tout ce qui s'était passé durant l'été, elle se sentait indifférente à tout ce qui l'entourait. Elle ne parvenait même pas à se réjouir d'être dans la même classe que ses deux plus vieilles copines, Chloé et Manon. Elle essaya de se raisonner, mais ce qu'elle éprouvait pour Colin ou Betty était bien plus fort. Toutes leurs conversations lui paraissaient fades et ennuyeuses. Elles n'avaient que des centres d'intérêt stupides. « Tu as vu cette vidéo ? », « Tu as vu comme cette fille est habillée ? »... Non, Mona ne voulait pas voir, elle voulait ressentir !

Comme pour se démarquer d'elles, elle eut envie de changer d'apparence. La coiffeuse qui la reçut après les cours n'avait visiblement pas très envie de raccourcir « de si beaux cheveux blonds ». Mona dut insister et

2. *Les hœurs de traverse*, tome II, *Le collier d'Isaac*.

ressortit du salon avec une allure de garçon manqué qui fit se hérissier les poils de Max quand elle rentra au musée.

– Mais qu’est-ce que tu as fait à tes cheveux ?!

– J’en avais beaucoup trop, répondit-elle simplement avant de partir s’enfermer dans sa chambre.

Insidieusement, sa vie se scinda en deux. D’un côté il y avait le quotidien du collège où elle n’était que l’ombre d’elle-même, et de l’autre, ses recherches dans lesquelles elle mettait tous ses espoirs. Car même si la piste Avigdor ou Internet ne menaient nulle part, sa valise elle, était pleine de voies à suivre...

Max avait contacté un de ses amis expert dans la bagagerie de luxe. Il avait étudié la valise de Mona sous toutes ses coutures et conclut qu’il s’agissait d’un simple bagage des années 1930 dans lequel un as de la maroquinerie avait rajouté un enchevêtrement de tiroirs. Quelqu’un avait donc décidé de concevoir un écrin spécifique pour déplacer les bijoux. « Qui, quand et pourquoi ? » se demandait Mona.

Dans sa valise, certains tiroirs étaient plus longs que la moyenne et cachaient de très petits compartiments. C’est dans un de ceux-là que Mona avait retrouvé la bague qui l’obsédait plus que tout le reste.

En 1899, lors de ses visites à la bibliothèque municipale de Nancy, elle avait en effet consulté un ouvrage, *L’orfèvrerie du XI^e au XVI^e siècle*, dans lequel un passage l’avait beaucoup marquée. Elle essaya de le retranscrire dans son journal :

Des dispersions de bijoux ont été faites à Constantinople par les Ottomans en 14... Robert de Badon en parle dans son Lapidaire des conquêtes...

Voilà c'était à peu près ça. L'extrait le plus important était cette description très précise d'une *bague de fiançailles juives avec une tête de cheval, une serre de faucon, des perles et un toit pointu à six pans*.

Plus Mona regardait cette bague, plus elle était persuadée qu'il s'agissait de celle décrite dans le livre. Surtout, elle lui rappelait incroyablement Colin. Personne mieux que lui ne connaissait son amour des chevaux, et c'était ensemble qu'ils avaient libéré le faucon de la reine... Les serres de l'oiseau avaient même enveloppé l'épaule de Mona³. « Colin a façonné cette bague en souvenir de moi », ne pouvait-elle s'empêcher de penser. Un nombre infini de questions vint s'ajouter à celles qu'elle se posait déjà.

Se lever, s'habiller, aller au collège, étaient devenus des automatismes qu'elle effectuait désincarnée d'elle-même.

En croisant des inconnus dans le bus, elle se demanda quelle était leur vie, s'ils avaient perdu des proches... Était-elle la seule à voyager dans le passé ou le faisaient-ils aussi sans oser en parler ? Elle avait parfois

3. *Les lueurs de traverse*, tome I, *Le Léopard d'argent*.

l'impression que sa tête fumait à force de réfléchir et de violentes migraines commencèrent à la faire souffrir.

L'automne s'installa, la pluie et le froid s'additionnèrent aux maux de tête. Les vacances de la Toussaint arrivèrent enfin, Mona se réjouissait de pouvoir se consacrer à ses recherches. Dans la nuit du vendredi, elle rêva que Colin lui passait sa bague au doigt. Au réveil, elle se souvint avec précision de la description du bijou lue à Nancy :

Bague de fiançailles juives dont le corps se termine par une tête de cheval engoulant une serre de faucon. Rangs d'arcatures bordés par une frise perlée, au-dessus de laquelle se dresse un toit conique à six pans. Précision inscription...

C'était à ces deux derniers mots que le bibliothécaire l'avait interrompue ! Mona courut en chemise de nuit dans le bureau de Max, bouscula tous les dossiers qui se trouvaient sur sa table de travail, revint dans sa chambre armée d'une loupe. Elle examina à nouveau la bague avec la plus grande attention, n'y trouva aucune inscription qui aurait pu lui échapper. Le principe du mécanisme secret qu'Isaac avait inventé pour son collier lui revint en mémoire. Avec son petit doigt, Mona appuya sur la pointe du toit en forme de pyramide, sur chacun des six pans, puis avec la plus grande minutie, sur les perles qui entouraient l'anneau. La circonférence de la treizième

perle en partant de la gauche lui sembla plus importante que les autres, et dans un déclic, elle s'enfonça sous la pression de son ongle ! Le toit de la bague s'ouvrit alors, découvrant une pierre verte entaillée de traits étranges...